

**Juin et juillet
ont été
entièrement
rythmés par
le football...**
Meliha Serbes > P. 7

Espagne : l'honneur de l'Europe



Dr Hüseyin Latif > P. 5

**Libre et un peu
sauvage :
Polly Levin,
entre mode,
courage et
nouveaux départs**

Zeynep Sude Neriman > P. 9



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX
ANNIVERSAIRE
21 ANS

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 257, Août 2026



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire
des relations
internationales

**« Les liens humains sont
la plus grande richesse
de la relation entre la
Belgique et la Turquie »**

À l'heure de quitter Istanbul après quatre années à la tête du Consulat général de Belgique, M. Tim Van Anderlecht dresse le bilan d'un mandat particulièrement dense. Gestion d'une forte hausse des demandes de visas, rapprochement avec le public, développement des échanges économiques, universitaires et culturels : autant de dossiers qui ont marqué son action. Dans cet entretien accordé à Aujourd'hui la Turquie, il revient sur ces années passées au bord du Bosphore, partage son regard sur les relations belgo-turques et évoque les souvenirs qu'il emportera avec lui.



Lorsque vous êtes arrivé à Istanbul, le monde sortait tout juste de la pandémie. Quels ont été les principaux défis de votre mandat ?

Le premier défi a été de reconstruire les liens. Pendant le Covid, beaucoup de contacts s'étaient perdus. Les équipes avaient longtemps travaillé à distance et il fallait rétablir une dynamique, tant à l'intérieur du consulat qu'avec nos partenaires. Il s'agissait de réorganiser progressivement le retour à une activité normale.

> P. 4

La Fête nationale française célébrée à travers la Turquie : trois réceptions, un même esprit d'amitié



Comme chaque année, la Fête nationale française du 14 Juillet a été célébrée en Turquie à travers plusieurs réceptions organisées à Izmir, Ankara et Istanbul. Réunissant représentants des autorités turques, membres du corps diplomatique, acteurs des mondes économique, universitaire, culturel et de la société civile, ces rendez-vous ont une nouvelle fois illustré la vitalité des relations franco-turques et les valeurs portées par la République française. Les journalistes d'Aujourd'hui la Turquie ont suivi ces événements pour vous.

Les célébrations ont débuté le 10 juillet à Izmir, où une réception s'est tenue dans le cadre exceptionnel du Matheys Köşkü, la résidence Arkas. Organisée en présence de Son Excellence Isabelle Dumont, ambassadrice de France en Turquie, de Mme Nadia Fanton, consule générale de France à Istanbul, et du consul honoraire de France à Izmir, M. Bernard Arkas, cette soirée a rassemblé un très grand nombre d'invités venus partager un moment de convivialité et d'amitié. Dans le magnifique jardin de

la résidence, les participants ont célébré les liens historiques de coopération qui unissent la France et la Turquie.

Les célébrations se sont poursuivies le 14 juillet à Ankara, à l'occasion de la réception officielle organisée par l'ambassade de France. Réunissant de nombreux représentants des autorités turques, du corps diplomatique et des milieux économique, universitaire et culturel, cette soirée a également été marquée par plusieurs instants de convivialité dépassant le seul cadre protocolaire.

> P. 4



Observer, apprendre, créer

Sırma Parman > P. 12

Retour sur...

L'âme noire du Nord... Eren Paykal p. 2

Une affaire turque, Ali Türek p. 8

Nietzsche et le sentier des philosophes en France, Michael Emami p. 10

Peter Magyar : vers une nouvelle Hongrie ?



Dr Olivier Buirette > P. 2

À la découverte du projet viticole de Likya et des cépages anatoliens



Dr Mireille Sadège > P. 8



Dr Olivier Buirette

En politique étrangère, ces mesures ont entraîné beaucoup de sanctions européennes

contre la Hongrie et le blocage emblématique du train d'aide à l'Ukraine en conflit avec la Russie. Sans parler d'une politique basée sur un appui à l'ensemble des minorités hongroises situées hors de Hongrie, ravivant ainsi le souvenir du Traité de Trianon du 4 juin 1920 et des risques de déstabilisations régionales.

S'appuyant sur l'aile la plus conservatrice du Fidesz allié à l'extrême droite sur le plan parlementaire, l'ère Orban s'est donc terminée en mai dernier.

Certes, ceci est à relativiser, puisque Peter Magyar est issu d'une branche dissidente du parti conservateur, le Tisza. Mais des mesures phares ont été prises et elles sont impressionnantes, comme la limite du nombre de mandats pour le Premier ministre élu, le déblocage de l'aide à l'Ukraine ou encore le souhait d'effacer les souvenirs de l'époque d'Orban en incitant le président de la République de Hongrie élu en 2024, Tamas Sulyok, à démissionner. On mentionnera toutefois que le discours anti-immigration demeure, mais que le retour à l'État de droit est annoncé.

Il n'en demeure pas moins que nous assistons depuis mai dernier à un retour de la Hongrie dans le concert européen.

Peter Magyar : vers une nouvelle Hongrie ?

Depuis le 9 mai 2026, la Hongrie connaît une alternance historique après les 16 ans de pouvoir de Viktor Orban – un pouvoir très personnel depuis 2010, avec des mesures qui restèrent marquantes sur le plan de l'encadrement des médias ou encore de la justice.

Non pas que les Magyars aient fait « chambre à part », mais parce que la politique développée par Viktor Orban depuis 2010 avait donné une sorte de « modèle » de démocratie dite « illibérale », créant ainsi une sorte de processus que l'on a pu retrouver un temps en Pologne, mais aussi en Slovaquie ou plus récemment en Tchéquie voire ailleurs en Europe centrale et balkanique. C'est en fait une tendance au retour à une sorte de leadership charismatique assez radical politiquement et d'inspiration populiste – ce fait n'étant pas limité à l'ex-camp socialiste puisque nous le retrouvons depuis de par le monde, et aussi en Europe occidentale.

L'histoire de la Hongrie en Europe observée sur le long terme nous permet de noter qu'elle doit impérativement être un point de stabilisation. Car cette histoire est bien européenne, depuis la grande vague de révolte et d'émancipation des peuples en 1848, en passant par le compromis

austro-hongrois de 1867 créant une forme ancestrale d'État fédéral centre-européen avant la lettre – en passant surtout par l'incompréhension suscitée par la lourde sanction que fut le Traité de Trianon du 4 juin 1920 réduisant son territoire aux deux tiers (ce qui était considérable) et qui provoqua une déstabilisation dans la région de par les énormes minorités hongroises présentes dans la partie slovaque de la future Tchécoslovaquie ainsi que dans la Transylvanie attribuée à la Roumanie, mais aussi en Pologne et au sud dans les Balkans, dans la future Yougoslavie. Tout ceci fit que lors de l'entre-deux-guerres et surtout après 1933, le pays devait

se rapprocher des révisionnismes anti-traités de paix, dont le leader devait s'incarner en Adolf Hitler.

La déstabilisation de la Hongrie de cette époque mena alors à un des nombreux désastres de la Seconde Guerre mondiale. De même, son intégration dans le camp socialiste ne se fit pas sans convulsions, et

plus que partout ailleurs dans la région, la prise de pouvoir par Rakosi et les staliniens fut violente. Autre déstabilisation en 1956 avec la seule révolution d'un État membre du Pacte de Varsovie et l'insurrection hongroise. Les réformateurs communistes hongrois avaient en effet pour objectif les points suivants, à savoir la sortie du camp socialiste, la sortie du Pacte de Varsovie et l'annonce de la neutralité du pays, un peu comme l'avait fait l'Autriche voisine en 1955 pour obtenir le départ de l'occupation soviétique de Vienne notamment. On se souvient alors de la terrible répression menée par l'Armée rouge sous l'autorité d'un Khrouchtchev qui avait pourtant sorti l'URSS du stalinisme.

L'histoire de la Hongrie est donc très tumultueuse, et une partie de celle-ci fut servit largement à Viktor Orban pour développer sa politique populiste à partir de 2010.

Cette histoire sera bien sûr à prendre en compte par la nouvelle équipe au pouvoir autour de Peter Magyar. Nous ne pouvons que souhaiter une transition heureuse à Budapest, et son retour dans un concert européen dans lequel elle a toute sa place depuis toujours.



Eren M. Paykal

Mais les romans du Nord sont aussi emplis d'humanité, empreints parfois d'un certain wokisme.

Je me contenterai ici de citer certains auteurs dont la lecture m'a procuré un grand plaisir.

Maj Sjöwall et Per Wahlöo, deux auteurs suédois d'obédience marxiste-communiste, sont considérés comme les fondateurs du genre. Entre 1965 et 1975, ce couple d'auteurs suédois a écrit une œuvre monumentale, avec pour héros le commissaire Martin Beck, un gars ordinaire dirigeant une entité ordinaire, mais très intelligent.

Une œuvre majeure à mon avis : *L'Homme au balcon*, parlant d'un pédophile.

Une série à découvrir.

Håkan Nesser (né en 1950) est un autre géant incontournable du polar suédois. Nesser se distingue par un style plus philosophique, ironique et psychologique. Il accorde moins d'importance à la critique sociale brute et se concentre plutôt sur la culpabilité, le hasard et la part d'ombre de la nature humaine.

Sa grande originalité est d'avoir situé sa série la plus célèbre dans un pays fictif d'Europe du Nord qui ressemble à un mélange de Suède, de Pays-Bas et d'Allemagne. La série *Commissaire Van Veeteren* parle d'un vieux loup de la police de ce pays fictif, aimant les bières – une sorte de Poirot en plus humain. Une série de dix livres partiellement traduite en français mais peu en turc, entièrement traduite en anglais.

L'âme noire du Nord...

Comme chaque été, je consacre quelques articles aux romans policiers du monde entier. Cette année, je vais me pencher sur l'une des pierres milliaires du genre, à savoir le polar nordique, avec ses décors et son atmosphère glaciaux et très sombres, empreint d'une violence extrême.

Henning Mankell est l'un des maîtres incontournables du polar scandinave. Écrivain et dramaturge suédois engagé, c'est le papa Kurt Wallander. Un homme fort avec des faiblesses, une série forte, reproduite à l'écran. Je dois dire que les livres sont meilleurs.

Lars Kepler est le pseudonyme collectif d'un couple d'écrivains suédois, Alexandra Coelho Ahndoril et Alexander Ahndoril. Ensemble, ils ont redéfini le thriller scandinave moderne en y injectant un rythme cinématographique effréné, des scènes d'action spectaculaires et une tension psychologique extrême, souvent à la frontière du film d'horreur. Joona Lima, d'origine finlandaise, est leur héros... Une série très sombre, traduite en français et en turc. Camilla Läckberg est une reine incontestée du polar scandinave, très *fashion* et femme d'affaires. Ses romans se distinguent par leur ancrage dans son village natal côtier de Fjällbacka, des crimes se commettant dans la haute société, et par l'imbrication constante d'enquêtes policières et de chroniques familiales réalistes. Ses héros : la romancière Erica Falck et l'inspecteur Patrik Hedström. Vous pouvez les trouver en traduction française et turque.

Millénium est la saga impressionnante du polar nordique créée par le journaliste suédois Stieg Larsson.

L'intrigue principale tourne autour de Lisbeth Salander, hackeuse de génie asociale et rebelle, et Mikael Blomkvist, journaliste d'investigation rigoureux. Ensemble, ils mènent des enquêtes sombres mêlant violences faites aux femmes, corruption politique et secrets d'État. Une série à lire et à relire. Après le décès prématuré de Stieg Larsson, d'autres ont continué la série, avec effort il est vrai mais pas avec le même enthousiasme. Des films ont été réalisés en Suède et ailleurs, la version suédoise étant la meilleure.

Jussi Adler-Olsen est le créateur danois de la sympathique série *Les Enquêtes du Département V* avec Carl Morck, le syrien Assad et une certaine Rose Knudsen, probablement apparentée avec la Made-moiselle Jeanne de *Gaston Lagaffe*... Le Département V est une équipe d'affaires classées. Malgré leur atmosphère sombre, Adler-Olsen a su insuffler un certain humour à ses romans. La série est traduite en partie en turc, totalement en français. Une série est diffusée sur Netflix avec les mêmes personnages, mais se déroule en Écosse.



Arnaldur Indriðason. Je termine cet article par cet auteur islandais. À l'instar de ses pairs scandinaves, ses livres sont marqués par une atmosphère grise et mélancolique, de longues enquêtes méticuleuses et le poids écrasant de la solitude et du passé.

Son héros principal est Erlendur Sveinsson, homme triste et mélancolique hanté par la disparition tragique de son petit frère dans une tempête de neige durant leur enfance. Divorcé, père de deux enfants marginaux, il passe ses nuits à lire des récits de personnes perdues dans la nature sauvage islandaise et poursuit des malfaiteurs en buvant du scotch. Un type proche des détectives d'antan comme les héros de Dashiell Hammett ou Raymond Chandler...

Oui, il reste Jo Nesbo... Cet auteur est publié en turc et en français. Sa série autour de son personnage Harry Hole, inspiré de l'américain Michael Connelly et son policier énorme Hieronymus Bosch dit Harry, ne figure pas au nombre de mes séries favorites, tout comme son auteur...

Bonnes vacances !

RENAULT BOREAL

Türkiye'de üretildi



yıla varan*
garanti

630 lt bagaj hacmi**
25 adet gelişmiş sürüş destek sistemi***
Google ile entegre openR link,
sesli kontrol ve 100'den fazla uygulama****
full hybrid E-Tech 160 hp versiyonu da mevcuttur

*7 yıl veya 160.000 km'ye varan (hangisi önce dolarsa) garanti koşulları için ayrıntılı bilgi renault.com.tr'de.
versiyona göre değişiklik gösterebilir. *iconic versiyonunda geçerlidir. ****Google, Google Haritalar, Google Asistan ve diğer markalar Google LLC'nin ticari markalarıdır. Renault Boreal'in karma co₂ salımı 108-149 g/km, ortalama yakıt tüketimi 4,8-6,6 lt/100 km aralığındadır. temsili model üzerinde gösterilen ekipman ve aksesuarlar, versiyonlara ve satışa sunuldukları ülkelere göre farklılık gösterebilir. ayrıntılı bilgi yetkili satıcılar ve renault.com.tr'de.

Renault'nun tercihi  Castrol

renault.com.tr



« Les liens humains sont la plus grande richesse de la relation entre la Belgique et la Turquie »

(Suite de la page 1)

Le deuxième grand défi a été celui des visas. Au départ, nous pensions que l'augmentation des demandes était simplement liée au rattrapage post-Covid. Mais nous avons rapidement compris que la croissance était durable et qu'elle répondait à une demande beaucoup plus forte de la part du public turc.

Comment cette hausse s'est-elle traduite concrètement ?

Lorsque je suis arrivé, nous traitions environ 10 000 dossiers par an. L'an dernier, nous étions déjà à plus de 22 000. Cette année, nous devrions atteindre près de 30 000 demandes.

Pour y faire face, nous avons recruté du personnel, augmenté les capacités du service des visas et nous continuerons à le faire tant que la demande restera aussi élevée. Notre objectif est de permettre aux personnes qui ont un projet sérieux en Belgique de pouvoir déposer leur demande dans de bonnes conditions.

Quelles demandes sont prioritaires ?

Nous donnons la priorité aux personnes qui ont un lien concret avec la Belgique : les étudiants, les voyageurs d'affaires, les regroupements familiaux ou encore les personnes qui participent à un événement spécifique. En revanche, pour le tourisme, la demande est telle que nous ne pouvons malheureusement pas répondre à toutes les sollicitations.

Au-delà des visas, quel bilan tirez-vous de ces quatre années ?

Je suis particulièrement satisfait du développement de ce que l'on appelle la diplomatie publique. Mon objectif était de rendre la Belgique plus visible à Istanbul, de montrer qu'un consulat n'est pas seulement un service administratif mais aussi un acteur de la vie culturelle, économique et universitaire. Nous avons organisé de nombreux événements ouverts au public, lancé plu-

sieurs initiatives culturelles et développé notre présence sur les réseaux sociaux. Nous avons également célébré les soixante ans de l'accord migratoire entre la Belgique et la Turquie avec un festival qui a rencontré un réel succès et qui a ensuite connu une deuxième édition.

Cette volonté de s'adresser directement au public faisait-elle partie de votre vision ?

Absolument. Aujourd'hui, avec Internet, une ambassade ou un consulat ne peut plus travailler uniquement derrière son bureau. Notre rôle consiste à aller à la rencontre des gens : les entreprises, les universités, les institutions, mais aussi les citoyens.

J'ai également tenu à accueillir régulièrement des étudiants turcs au consulat. Les universités d'Istanbul sont nombreuses et très dynamiques. Ces rencontres étaient toujours enrichissantes. Elles permettaient d'expliquer le travail diplomatique mais aussi de présenter la Belgique à une nouvelle génération.

Justement, la Belgique attire-t-elle davantage d'étudiants turcs ?

Oui, très clairement. Le nombre de visas étudiants augmente chaque année. La Belgique présente plusieurs atouts. D'abord, il y a la diversité linguistique. Les étudiants peuvent suivre des études en français dans les universités francophones ou en anglais dans de nombreux masters proposés par les universités flamandes.



Ensuite, nos universités bénéficient d'une excellente réputation internationale. L'Université de Louvain, par exemple, figure régulièrement parmi les meilleures d'Europe.

Enfin, le rapport qualité-prix reste particulièrement attractif. Comparés à d'autres destinations internationales, les frais d'inscription demeurent relativement accessibles, ce qui constitue un argument important pour de nombreuses familles.

Vous avez également mis l'accent sur les liens humains entre les deux pays à l'occasion des 60 ans de l'immigration turque en Belgique. Pourquoi était-ce si important ?

Parce que cette communauté constitue l'un des piliers de la relation bilatérale. Au-delà de la politique et de l'économie, ce sont les contacts humains qui donnent une profondeur particulière aux relations entre nos deux pays.

La communauté d'origine turque est présente en Belgique depuis soixante ans. Elle est aujourd'hui pleinement intégrée à la société belge. On retrouve des Belges d'origine turque dans tous les secteurs : la politique, les médias, les entreprises, le monde académique ou culturel.

Cette histoire commune crée un lien très particulier. Beaucoup de personnes gardent un attachement profond à la Belgique tout en conservant leurs racines turques. Lorsque nous avons organisé les manifestations du sixième anniversaire ou accueilli la visite de la Reine, leur enthousiasme a été remarquable.

C'est une richesse exceptionnelle pour notre diplomatie. Peu de pays disposent d'un tel réseau humain entre leurs deux sociétés.

Les relations économiques entre la Belgique et la Turquie se sont-elles renforcées ces dernières années ?

Oui. Les échanges commerciaux atteignent aujourd'hui entre 12 et 13 milliards d'euros, un niveau très élevé pour



un pays de la taille de la Belgique. Nos grandes entreprises sont présentes en Turquie depuis longtemps et continuent d'y investir. Plus récemment, nous observons aussi un mouvement inverse : des entreprises turques investissent en Belgique, notamment dans les secteurs de l'industrie, du recyclage et de la logistique. C'est le signe d'une relation économique arrivée à maturité.

Quel bilan personnel tirez-vous de ces quatre années à Istanbul ?

Je suis très satisfait. Le travail d'un diplomate n'est jamais terminé, mais nous avons progressé sur nos trois priorités : les visas, la diplomatie économique et la diplomatie publique. Nous avons renforcé la visibilité de la Belgique, développé de nombreux partenariats et créé une dynamique qui, je l'espère, se poursuivra.

Quels souvenirs garderez-vous de la ville ?

Le Bosphore restera sans doute mon plus beau souvenir. J'ai également beaucoup apprécié la traversée du Bosphore à la nage et les événements sportifs auxquels j'ai participé. Malgré son caractère parfois chaotique, Istanbul est une ville fascinante, à condition d'apprendre à vivre à son rythme et d'utiliser intelligemment les transports publics et les ferries.

Quel message souhaitez-vous adresser aux Stambouliotes avant votre départ ?

Je voudrais les remercier pour leur accueil et leur chaleur. Istanbul est une ville d'une énergie exceptionnelle, tournée vers l'avenir, avec un potentiel immense. Je suis convaincu que la Belgique continuera à y jouer un rôle positif et à renforcer les liens qui unissent nos deux pays.

* Propos recueillis par
Dr Mireille Sadège et Meliha Serbes
Photos Aramis Kalay

La Fête nationale française célébrée à travers la Turquie : trois réceptions, un même esprit d'amitié

(Suite de la page 1)

L'un des moments les plus remarquables fut la danse improvisée de l'ambassadrice de France en Turquie, Isabelle Dumont, et de l'ambassadeur de Belgique, Hendrik Van de Velde sur les notes du célèbre air folklorique turc *Erik Dalı*. Accueillie par les applaudissements et les sourires des invités, cette séquence a illustré, dans une atmosphère chaleureuse, la proximité des représentants diplomatiques avec leur pays d'accueil et a symbolisé l'amitié ainsi que le dialogue culturel qui unissent la France, la Belgique et la Turquie.

Les célébrations se sont achevées le 16 juillet à Istanbul, dans les jardins du Palais de France, où s'est tenue la traditionnelle réception organisée par l'ambassadrice de France en Turquie, Isabelle Dumont, et la consule générale de France à Istanbul, Nadia Fanton, en présence de nombreux

invités français et turcs.

Cette réception a réuni de nombreuses personnalités issues des milieux diplomatique, académique, économique et culturel, illustrant une nouvelle fois la solidité des liens d'amitié et de coopération entre la France et la Turquie. Parmi les invités figuraient notamment le recteur de l'Université Galatasaray, le président du Galatasaray Spor Kulübü, le vice-gouverneur d'Istanbul, des repré-



sentants des différentes communautés religieuses, des membres du corps diplomatique, des personnalités du monde des affaires, des universitaires, des artistes, des représentants de la société civile ainsi que de nombreux membres des communautés française et francophone. Après l'interprétation des hymnes nationaux de la Turquie et de la France, les discours officiels ont rappelé les principes fondateurs de la République française – Liberté, Égalité, Fraternité – tout en mettant l'accent sur le dialogue, la coopération multiforme et l'amitié qui caractérisent les relations franco-turques.

À travers ces trois réceptions organisées à Izmir, Ankara et Istanbul, la France a une nouvelle fois réaffirmé son attachement à un partenariat ancien et dynamique avec la Turquie. Au-delà de leur dimension protocolaire, ces célébra-



tions ont offert l'occasion de renforcer les échanges entre les deux pays et de mettre en lumière des liens humains, culturels, économiques et universitaires qui continuent de se développer au fil des années.





Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

La Coupe du monde de football s'est achevée avec le sacre de l'Espagne. Pendant trente-neuf jours, du 11 juin au 19 juillet 2026, la planète football a monopolisé l'attention. Les grands événements internationaux sont presque passés au second plan, qu'il s'agisse du conflit entre l'Iran et les États-Unis ou de la guerre menée par la Russie contre l'Ukraine. En Turquie, les rencontres disputées à quatre heures du matin rendaient les nuits particulièrement éprouvantes. Il était difficile de suivre tous les matchs sans sacrifier son sommeil.

Selon Pascal Boniface, fondateur et directeur de l'Institut de relations internationales et stratégiques (IRIS), « la finale a pris des allures d'affrontement géopolitique ». D'un côté, le président argentin Javier Milei, souvent associé à son image de tronçonneuse, allié politique d'Israël et de Donald Trump ; de l'autre, le président du gouvernement espagnol Pedro Sánchez, figure d'une Europe qui aspire à jouer un rôle de premier plan et connu pour ses positions en faveur de la Palestine. Dans une grande partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, de nombreux supporters semblaient soutenir l'Espagne. Tout au long du tournoi, de nombreux observateurs ont estimé que plusieurs décisions arbitrales avaient favorisé l'Argentine, permettant à l'Albiceleste de franchir les tours successifs jusqu'à atteindre la finale dans la difficulté.

Espagne : l'honneur de l'Europe

Cette fois pourtant, le scénario espéré ne s'est pas reproduit. Même si l'arbitrage a de nouveau été jugé très indulgent envers les joueurs argentins, la qualité du football espagnol a fini par s'imposer. La Roja a démontré qu'une équipe collectivement supérieure pouvait finalement l'emporter.

Quant à la France, elle avait probablement proposé le football le plus séduisant en début de compétition. Mais tout a semblé basculer lors de la demi-finale du 14 juillet face à l'Espagne. Les joueurs ont donné l'impression de manquer d'envie et de ne plus réellement croire en leurs chances. Cette impression s'est encore accentuée lors du match pour la troisième place. Comment expliquer autrement une première période conclue sur un sévère 4-0 ? Il suffisait d'observer le visage de Didier Deschamps. Après quatorze années à la tête de l'équipe de France, rarement son impuissance était apparue aussi clairement. Dès les premières minutes, une forme de fatalité semblait se lire sur son visage. Le match lui échappait, tout comme il échappait progressivement à ses joueurs. Le déclic qui permet parfois de renverser une rencontre n'est jamais venu.

Il ne faudrait pourtant pas réduire cette génération à ses deux derniers matchs. Les talents présents dans cette équipe restent immenses. Comme l'a résumé le sélectionneur espagnol Luis de la Fuente : « Les plus grands joueurs du monde ont perdu face à la meilleure équipe du monde. » La nuance est importante.

Cette victoire espagnole revêt également une portée symbolique. Comme l'a déclaré Dominique de Villepin, ancien Premier ministre de Jacques Chirac, à propos de Pedro Sánchez : « L'Espagne sauve l'honneur de l'Europe. » Cette formule, née dans un contexte politique, semble aussi s'appliquer au football. En remportant la Coupe du monde, Ferran Torres et ses coéquipiers ont permis au trophée de rester en Europe. Alors que je mettais la dernière main à cette chronique, l'actualité a brutalement repris ses droits. La ministre de la Transition écologique, Monique Barbut, a annoncé sa démission pour protester contre la réintroduction de pesticides toxiques décidée par le gouvernement. En effet, le Parlement français a définitivement adopté le projet de loi d'urgence agricole. Le texte autorise, à titre dérogatoire et sous le contrôle de l'Agence nationale de sécurité sanitaire (Anses), la réintroduction de certains pesticides interdits en France mais autorisés dans



l'Union européenne, notamment l'acétamipride et le flupyradifurone, afin de soutenir des filières agricoles en difficulté, comme la betterave et la noisette. Cette décision ravive cependant une vive controverse. Un an après la censure de la loi Duplomb par le Conseil constitutionnel, plusieurs députés de la majorité avaient demandé le retrait de cette disposition. Le gouvernement a refusé, provoquant la démission de la ministre.

Une information de dernière minute nous est parvenue alors que notre journal était en cours de mise en page : la ministre de la Transition écologique, qui avait annoncé sa démission il y a une heure, a finalement décidé de rester au gouvernement, soutenue par Emmanuel Macron, malgré le vote des députés macronistes et de leurs alliés du Rassemblement national.

Nous constatons ainsi que certains responsables politiques choisissent de sacrifier la santé publique et l'environnement plutôt que de renoncer à leurs fonctions.

Pour ma part, une chose est certaine : je ne veux pas consommer de fruits et légumes traités aux pesticides et aux hormones.

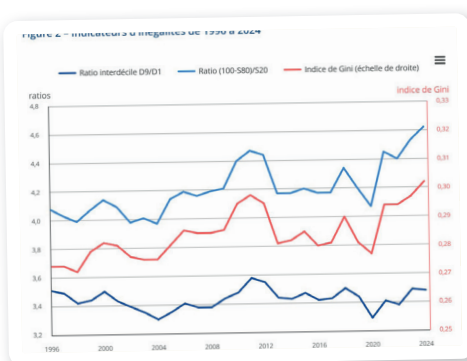
Pauvreté en France : un record qui s'installe, des inégalités qui explosent

Le 9 juillet 2026, l'INSEE a confirmé un taux de pauvreté au plus haut depuis 1996. Il concerne 15,4 % de la population de la France métropolitaine, soit 9,8 millions de personnes vivant sous le seuil de pauvreté, fixé à 1 337 € par mois en 2024. Un niveau qui ne recule pas, tandis que les inégalités atteignent, elles aussi, un niveau inédit.

Ce taux de pauvreté, déjà record en 2023 selon l'INSEE, s'explique notamment par la fin de plusieurs aides exceptionnelles qui n'ont pas été reconduites. Il demeure stable en 2024. L'étude ne porte toutefois que sur les ménages vivant dans des logements ordinaires, excluant les personnes sans domicile et celles vivant en institution. Son champ est donc plus restreint que l'ensemble des situations de pauvreté. À première vue, ce résultat peut surprendre. L'étude montre en effet que le niveau de vie médian a progressé de 1,8 %, tandis que les inégalités atteignent leur niveau le plus élevé depuis trente ans. Le seuil de pauvreté étant fixé à 60 % du niveau de vie médian, il augmente mécaniquement lorsque celui-ci progresse. Une hausse générale des revenus ne suffit donc pas, à elle seule, à faire reculer la pauvreté. L'évolution des déciles permet d'observer cette répartition des revenus dans le temps. La population est classée selon son niveau de vie en dix groupes : D1 regroupe les 10 % les plus modestes, D5 correspond à la médiane et D9 marque l'entrée des 10 % les plus aisés.

Les données montrent un décrochage persistant depuis 2008. Avant redistribution, le niveau de vie des 10 % les plus modestes demeure inférieur de 6,7 % à

celui de 2008, tandis que les catégories intermédiaires et les plus aisées l'ont largement dépassé. Ces chiffres traduisent des écarts de progression importants entre les différentes catégories de revenus. Pendant que le bas de la distribution stagne, le haut bénéficie notamment de la progression des dividendes, en hausse de 32 % sur un an, ainsi que des rendements élevés des placements financiers. Plusieurs indicateurs confirment cette évolution. L'indice de Gini, qui mesure les inégalités de revenus sur une échelle allant de 0 (égalité parfaite) à 1 (inégalité maximale), atteint 0,302, son niveau le plus élevé depuis 1996. Le rapport entre les revenus des 20 % les plus riches et ceux des 20 % les plus pauvres atteint lui aussi un niveau record. Cette progression des inégalités s'observe alors que plus d'un



tiers des chômeurs vivent sous le seuil de pauvreté et que celui-ci touche également 34 % des familles monoparentales.

Ces écarts soulignent le rôle essentiel de la redistribution dans la réduction des inégalités. Ils montrent également que les ménages les plus modestes restent particulièrement vulnérables face aux évolutions économiques.

Dans un communiqué publié le 9 juillet, le Collectif ALERTE, qui réunit 37 fédérations et associations nationales de lutte contre la pauvreté, relie cette évolution à la politique économique et sociale menée depuis plusieurs années par Emmanuel Macron. Le collectif cite notamment la loi Travail de 2016, portée par Emmanuel Macron alors ministre de l'Économie, la suppression de l'ISF en 2018 ainsi que les réformes successives de l'assurance chômage en 2019, 2021 et 2023.

Pour le collectif, la pauvreté ne se résume pas à un seuil monétaire : « Elle se lit dans les privations matérielles et sociales, le surendettement, les renoncements aux soins, les difficultés d'accès à une alimentation saine et choisie, l'isolement, l'absence de logement ou l'impossibilité de faire face aux dépenses contraintes. » Le communiqué souligne également que « la canicule l'a rappelé avec brutalité : les

personnes les plus précaires sont aussi les plus exposées aux conséquences du dérèglement climatique ».

Le Collectif ALERTE appelle le gouvernement à faire de l'éradication de la grande pauvreté une priorité durable, en garantissant un niveau de vie digne, un accès effectif aux droits sociaux ainsi que des moyens suffisants pour le logement, l'hébergement d'urgence et la prévention.

Le Conseil national des politiques de lutte contre la pauvreté et de l'exclusion sociale (CNLE), qui associe pouvoirs publics et associations, travaille justement à l'élaboration de tels objectifs. « La France s'est fixé des objectifs en matière de finances publiques, elle doit désormais se donner une ambition au moins aussi forte pour faire reculer durablement la pauvreté », rappelle le Collectif ALERTE.

À l'approche de l'élection présidentielle de 2027, la lutte contre la pauvreté pourrait ainsi s'imposer comme l'un des principaux enjeux du débat public. Les données publiées par l'INSEE montrent en tout cas que près de 9,8 millions de personnes vivent toujours sous le seuil de pauvreté et que les inégalités de revenus continuent de se creuser.

* Luna Letartre Puig

La climatisation face au changement climatique

Face aux vagues de chaleur atteignant désormais des températures record, la question du recours à la climatisation dans des régions où elle n'était historiquement pas nécessaire se pose avec une acuité croissante.

En Europe occidentale, le mois de juin 2026, le plus chaud jamais enregistré, a placé ce débat au premier plan. Il interroge le développement de la climatisation dans les infrastructures publiques comme dans les espaces privés, mettant en balance ses bénéfices pour la santé publique et son impact sur l'environnement.

Vers un droit à la fraîcheur ?

Avec une hausse de près de 30 % de la mortalité en France durant la première semaine de la canicule de juin 2026, et une augmentation de 62 % en région parisienne selon Santé publique France, la vulnérabilité de certaines populations face à la chaleur est devenue un véritable enjeu de santé publique. Cette surmortalité est accentuée dans les grandes agglomérations par le phénomène d'îlot de chaleur urbain, où les revêtements minéraux, le manque de végétalisation et la configuration même des villes empêchent un rafraîchissement naturel.

Ce phénomène touche particulièrement les habitants de logements mal isolés, comme de nombreux Parisiens, ainsi que les personnes en situation de précarité. Le manque d'accès à des espaces frais, y compris durant la nuit, entraîne une augmentation des urgences médicales et contribue à la saturation des hôpitaux, eux-mêmes parfois insuffisamment climatisés. Selon France Info, une chambre du service d'oncologie de l'hôpital de Chartres a ainsi atteint 36 °C. Face à cette situation, qui met directement en danger les personnes les plus vulnérables,

la climatisation apparaît comme une solution à la fois efficace et controversée.

La climatisation : un mal nécessaire ?

La climatisation constitue une réponse immédiate et efficace aux vagues de chaleur. Au Japon, par exemple, elle aurait permis de réduire de 36 % la mortalité liée aux canicules (*Environnement International*, vol. 181, 2023). Toutefois, la chaleur rejetée par les appareils ainsi que leur consommation énergétique contribuent également au réchauffement des villes. Selon cette même étude, l'usage massif de la climatisation aurait entraîné une hausse de la température de l'air en milieu urbain de 0,046 °C, provoquant une augmentation estimée de la mortalité de 3 %.

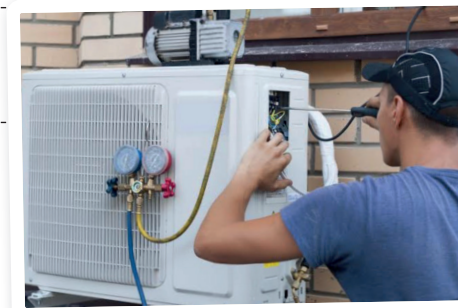
La climatisation illustre ainsi une forme de « maladaptation », c'est-à-dire une solution qui atténue les conséquences immédiates d'un problème tout en contribuant à l'aggraver à plus long terme. Même si elle venait à se généraliser, elle ne profiterait pas à l'ensemble de la population : les personnes travaillant en

extérieur ou les personnes sans domicile fixe resteraient fortement exposées aux fortes chaleurs. De manière générale, dans les villes où la climatisation est largement répandue, la mortalité liée à la chaleur diminue, mais cet équipement demeure inaccessible aux ménages les plus modestes et ne constitue qu'une réponse partielle au défi global du changement climatique.

L'impact écologique de la climatisation varie également selon le type d'appareil utilisé. Les climatiseurs mobiles présentent un impact environnemental élevé pour une efficacité relativement limitée, tandis que les climatiseurs fixes offrent de meilleures performances pour un impact plus modéré. Pourtant, ce sont les modèles mobiles qui connaissent le plus grand succès, en raison de leur coût plus accessible et des difficultés liées à l'installation d'un système fixe. Les ventes ont ainsi progressé de 61 % en mai, selon Stockly. Cette hausse a notamment profité à des fabricants étrangers comme Condor, marque algérienne sollicitée par des distributeurs européens afin de répondre à cette forte demande, selon *Ennahar*.

Vers des solutions plus écologiques

Des alternatives présentant un impact environnemental plus limité sont aujourd'hui privilégiées. En France, les mesures dites passives, telles que l'isolation thermique par l'extérieur, l'installation de protections solaires (volets, stores), la végétalisation des espaces urbains ou encore l'application de peintures réfléchissantes sur les toitures, constituent les principales pistes envisagées.



chissantes sur les toitures, constituent les principales pistes envisagées.

Combinées, ces solutions permettent d'abaisser la température ambiante. Toutefois, même dans un scénario de déploiement massif associant une végétalisation remplaçant 10 % des surfaces bâties et une isolation optimale des bâtiments, elles ne suffiraient pas à garantir un niveau de confort acceptable dans les conditions climatiques prévues après 2050, marquées par une hausse moyenne des températures de l'ordre de 3 °C et par des épisodes caniculaires plus fréquents et plus intenses.

L'utilisation de la climatisation soulève ainsi un véritable dilemme. D'un côté, elle permet de réduire la mortalité liée aux fortes chaleurs et constitue un outil de protection indispensable pour les populations les plus fragiles. De l'autre, elle contribue au réchauffement urbain et accentue les inégalités entre ceux qui peuvent y avoir accès et ceux qui en sont privés. Face à des canicules appelées à devenir plus fréquentes et plus intenses, l'inaction n'est plus une option. La question est désormais de savoir comment concilier adaptation au changement climatique, justice sociale et préservation de l'environnement.

* Fériel Bouamama



L'ebru contemporain d'Elmas Aksu Karayel : quand les couleurs de l'eau font vibrer Istanbul

Du 22 au 27 juin, l'artiste franco-turque Elmas Aksu Karayel a présenté son exposition « *Suya Meftun Renkler* » à l'İSKİ Kuzguncuk Kültür Evi, dans le quartier historique de Kuzguncuk à Üsküdar. À travers des œuvres aux motifs fluides et aux nuances aquatiques, elle rend hommage à l'ebru, l'art traditionnel turc de la marbrure sur papier.

Un héritage revisité

Inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO depuis 2014, l'ebru trouve ses origines en Ouzbékistan avant d'être transmis en Anatolie par les Turkmènes. Développé sous l'Empire ottoman, cet art est historiquement lié à la reliure. Le plus ancien chef-d'œuvre connu, daté de 1447, est aujourd'hui conservé au palais de Topkapı à Istanbul.

Si Elmas Aksu Karayel pratique l'ebru depuis la pandémie, son attachement à la culture turque remonte à son enfance. Élevée entre la France et la Turquie, elle a renforcé sa vocation auprès de son maître Eda Özbekkangay, descendante d'Ethem Efendi, figure majeure de l'ebru en Turquie. Elle revendique également l'influence des grands maîtres Hikmet Barutçugil et Fuat Başar.

Un lieu chargé de symboles

L'İSKİ Kuzguncuk Kültür Evi, ancienne station de pompage restaurée en centre culturel, s'est imposé comme une évidence. Situé au cœur d'un quartier où synagogue, église et mosquée coexistent, il reflète la diversité culturelle qu'apprécie profondément l'artiste.

Le bâtiment rappelle aussi les liens historiques entre la France et Istanbul : la Compagnie des Eaux de Constantinople participa au développement du réseau moderne de distribution

d'eau au XIX^e siècle. Exposer un art fondé sur l'eau dans ce lieu emblématique donne tout son sens à son travail.

Le titre de l'exposition, « *Suya Meftun Renkler* » (« Les couleurs éprises de l'eau »), traduit cette idée. L'artiste a volontairement choisi le mot ottoman *meftun*, qui évoque une fascination passionnée. « Mon art est réalisé sur l'eau ; il fallait que le mot "eau" apparaisse dans le titre », explique-t-elle.

Une technique ancestrale, une expression contemporaine

Chaque œuvre naît d'un procédé entièrement naturel. Les pigments sont déposés sur une eau épaissie à la gomme adragante grâce à des pinceaux traditionnels en branches de rosier et crin de cheval. Le fiel de bœuf, indispensable à cette technique, permet aux couleurs de flotter à la surface avant leur transfert sur le papier.

Après avoir longtemps travaillé les fleurs traditionnelles – tulipes, roses ou coquelicots –, Elmas Aksu Karayel développe aujourd'hui le *dalgali ebru*, ou marbrure ondulée, caractérisée par des mouvements plus libres et dynamiques. Cette approche, encore peu répandue, reflète sa personnalité et son désir de renouveler cet art séculaire.

À travers des compositions dominées par des dégradés de bleu, des touches de blanc et des lignes géométriques, ses œuvres évoquent les plis d'un tissu, les reflets de la lumière et la profondeur de la mer.

Pour l'artiste, l'ebru est un apprentissage permanent : « C'est un art qui évolue sans cesse ; il y a toujours quelque chose à découvrir et à apprendre. C'est cette passion qui nourrit mon enthousiasme. » En conciliant tradition et création contemporaine, Elmas Aksu Karayel contribue à faire vivre un patrimoine d'une richesse exceptionnelle.

* Thaïs Hoareau





Meliha Serbes

MODE

Juin et juillet ont été entièrement rythmés par le football...

Certains pays ont abordé la Coupe du monde avec un enthousiasme débordant. Publicités, chansons, courts-métrages, campagnes sur les réseaux sociaux... Bien avant le coup d'envoi, l'effervescence était déjà palpable. La Turquie, en revanche, a démarré le tournoi avec un enthousiasme plus mesuré. Comme si nous avions pressenti que notre aventure serait de courte durée. Cette Coupe du monde 2026 laissera sans aucun doute quelques nations gravées dans les mémoires. La liste est longue, mais la Norvège, la Suisse, l'Espagne, la France, l'Égypte, le Cap-Vert ainsi que les sélections sud-américaines, avec leur football offensif et spectaculaire, ont particulièrement marqué les esprits. Heureusement, ce fut une Coupe du monde où le mérite a été récompensé et où le football est sorti vainqueur. L'Espagne a soulevé le trophée, et j'ai suivi les *Rojos* avec une véritable admiration.



Mais ce qui a surtout retenu mon attention ne se trouvait pas sur le terrain, mais en dehors. La maison de mode espagnole Loewe était le partenaire officiel de l'équipe nationale espagnole. Un polo bleu, un costume noir, des chaussures en cuir de veau noir... Une élégance discrète. Mon coup de cœur reste néanmoins la veste en coton beige, à la fois sobre et pleine de caractère. L'équipe de France, quant à elle, arboreait une collection imaginée par Nike et Jacquemus. J'ai beaucoup apprécié cette collaboration, même si je l'aurais volontiers imaginée un peu plus audacieuse. Côté design, c'est pourtant le maillot de la Belgique qui m'a le plus séduit. Le clin d'œil à René Magritte était particulièrement réussi. L'emblématique phrase « Ceci n'est pas une pipe », tirée de son œuvre *La Trahison des images* (1929), a été réinterprétée en « Ceci n'est pas un maillot » sur la tunique de la sélection belge. Une magnifique démonstration de la façon dont l'art peut enrichir le football et lui donner une dimension culturelle supplémentaire.

La République démocratique du Congo a, elle aussi, laissé une forte impression grâce aux sacs à imprimé léopard imaginés par Alvin Junior Mak, parfaitement assortis aux costumes de l'équipe. Une allure puissante, élégante et parfaitement assumée.

La Norvège mérite également une mention particulière pour sa communication visuelle. Les photographies officielles de la sélection étaient minutieusement composées : les joueurs étaient alignés de manière à rappeler les lignes horizontales et verticales du drapeau norvégien. Les séances photo inspirées de l'univers des Vikings constituaient, elles aussi, un bel exemple de la rencontre entre le football et le patrimoine culturel. Tout au long du tournoi, les images des joueurs et des supporters norvégiens ramant ensemble ont captivé le monde entier. J'aurais aimé les voir aller encore plus loin dans la compétition.

Erling Haaland fait partie des joueurs que j'admire depuis longtemps. Tout au long de la Coupe du monde, sa spectaculaire collection de sacs Hermès et de pièces Louis Vuitton en édition limitée est redevenue un véritable sujet de conversation. Les médias ont même titré sur une collection estimée à 1,3 million de dollars.

Nous avons l'habitude de voir les footballeurs voyager avec leurs valises monogrammées Louis Vuitton, leurs bagages Goyard ou encore leurs sacs Gucci lorsqu'ils montent à bord de leurs jets privés ou lors des déplacements de leurs équipes. Chez Haaland, il ne s'agit pourtant pas d'un simple goût pour le luxe, mais d'une véritable passion de collectionneur.



Ce qui m'intéresse ici n'est pas seulement la valeur de ces pièces. Ce qui me fascine davantage, c'est la manière dont il les porte. Chacune de ses tenues semble soigneusement pensée dans les moindres détails. Les sacs ne sont jamais un simple accessoire : ils font partie intégrante de son style.

Son attention portée aux détails va même jusqu'à assortir ses élastiques à cheveux à chacune de ses tenues. Cette habitude a d'ailleurs attiré l'attention de la marque coréenne KKNEKKI, qui lui a envoyé des dizaines d'élastiques de différentes couleurs avant de lancer une collection spécialement inspirée de lui. Cela peut sembler anodin, mais accorder autant d'importance à un simple accessoire demande une véritable discipline. Moi qui porte presque toujours un élastique noir, je sais à quel point cet exercice est loin d'être évident.

Je dois aussi faire un aveu. Avec mon mètre soixante-quinze, certains sacs de très grand format paraissent rapidement disproportionnés et perdent en élégance. En revanche, avec ses 1,95 m, Erling Haaland porte même les modèles XXL avec une aisance remarquable.

Mais la Coupe du monde ne s'est pas résumée aux joueurs. Une autre personnalité a fait parler d'elle tout au long du tournoi : Murat Yakin, le sélectionneur de l'équipe de Suisse. Avec ses lunettes de la marque suisse Götti Eyewear, il est devenu une véritable icône de style. Déjà très remarqué lors de l'Euro 2024, il a une nouvelle fois fait sensation pendant cette Coupe du monde. Son allure, comme sortie tout droit des années 1970, a régulièrement fait le tour des réseaux sociaux les jours de match.

La marque Götti est même allée jusqu'à lui consacrer une page sur



son site officiel. Le modèle Reyes, porté par Murat Yakin, est proposé en six coloris avec la description suivante : *Des lunettes rétro ultralégères, fabriquées en Suisse grâce à l'impression 3D. Le modèle préféré de Murat Yakin, porté par le sélectionneur de l'équipe nationale suisse lors de l'Euro 2024 et de la Coupe du monde de la FIFA 2026.*

J'apprécie toujours lorsque les personnalités mettent en avant des marques locales. C'est sans doute pour cette raison que cette histoire est devenue l'un de mes coups de cœur mode de cette Coupe du monde.



Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag sari, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 | 89645 • www.aujourdhullaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Éditeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Uğkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Öztacacan, Richard Öztacacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uğkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Ali Türek

Il existe deux « faits turcs » dans le regard français. Le premier est familier. C'est celui d'Istanbul, des paysages de Cappadoce ou des romans d'Orhan Pamuk. Une Turquie culturelle, féérique et certainement fantasmée qui fascine depuis longtemps. Le second est beaucoup moins visible, pour ne pas dire invisible, tout court. C'est celui des centaines de milliers de femmes et d'hommes qui vivent en France depuis plusieurs générations, construisant leur vie entre deux langues et deux héritages. Cette communauté turque de France reste encore un objet non ou mal-identifié, apparaît peu et est souvent réduite à quelques clichés. Le cinéma ne fait pas exception. Les Turcs de France y sont rarement évoqués, jamais vraiment racontés. Plus rarement encore de l'intérieur.

Une affaire turque

Une affaire turque, premier long-métrage de Hüseyn Aydın Gürsoy, brise ce paysage et avec brio... À première vue, rien ne distingue véritablement ce film d'un thriller judiciaire. Les dossiers, les ambitions, les jeux et les affaires de corruption constituent un terrain connu. Pourtant, très vite, le film emprunte un chemin particulier. Il nous conduit tout droit au cœur de ces identités multiples qui habitent tant de gens.

Mathieu est un avocat brillant à qui tout semble réussir. Derrière cette réussite exemplaire apparaît cependant une autre histoire, une autre mémoire. Celle de Mustafa, son prénom d'origine, merveilleusement interprété par Lionel Erdogan, face à un Charles Berling qui incarne avec élégance la figure d'un mentor au regard presque paternel. L'irruption dans sa vie d'un jeune Turc en situation précaire, également incarné avec beaucoup de justesse par Metehan

Aygün, vient bouleverser l'équilibre qu'il croyait avoir construit. Une simple affaire judiciaire devient alors une affaire profondément intime. Une histoire où deux langues, deux héritages et deux manières d'habiter le même pays se rencontrent, se confrontent et finissent par révéler les fractures invisibles d'une identité déchirée.

C'est peut-être là que réside la véritable force du film. Dans ce premier long métrage, le réalisateur observe avec une délicatesse rare. Sans idéaliser personne, sans juger davantage. Avec toutes leurs contradictions, hésitations, et leurs silences, la communauté turque de France apparaît enfin dans son authenticité au grand écran, très loin des représentations souvent réductrices auxquelles le cinéma nous a trop longtemps habitués.



Le turc y trouve naturellement sa place. Il accompagne les personnages avec ses sonorités, ses rythmes et ses nuances. Les oreilles familières de cette langue auront

certainement le plaisir d'y retrouver quelques expressions qui leur sont familières, ces petites traces qui donnent parfois à une histoire sa part la plus authentique et qui, par leur justesse, feront naître un sourire complice.

À une époque où les récits consacrés à l'immigration frôlent trop souvent la caricature, *Une affaire turque* choisit la voie,

plus exigeante, de la nuance franche et sincère. Plongé dans la musique originale d'Emrah Kaptan, ce thriller touche encore plus juste. On quitte la salle avec l'impression d'avoir rencontré des personnages dont on a déjà hâte de suivre les prochaines aventures.

À la découverte du projet viticole de Likya et des cépages anatoliens

La masterclass « ARKEO – Cépages originaux » a été consacrée à la présentation de treize cépages issus du plateau d'Elmalı, dans la région d'Antalya, au sud-ouest de la Turquie. Cette rencontre professionnelle avait pour objectif de présenter les résultats de plusieurs décennies de recherches menées autour de vignes anciennes, parfois sauvages, et de leur potentiel viticole.



Animée par Burak Özkan, fondateur de la société viticole Likya, et par l'experte en vin Gökür Gündoğan, la masterclass a retracé les différentes étapes de ce travail, depuis la redécouverte de cépages anciens jusqu'aux premières expérimentations œnologiques. Une dégustation commentée, conduite par Tuba Işık, a permis d'illustrer les profils aromatiques de plusieurs vins issus de ces recherches. **Une démarche de recherche appliquée à la viticulture**

Lors de son intervention, Gökür Gündoğan a présenté le processus de redécouverte des vignes anciennes tel qu'il est mené par l'équipe de Likya. Selon elle, le travail débute par l'identification de vignes trouvées à l'état sauvage ou semi-sauvage dans différentes zones du plateau anatolien. Ces plants font ensuite l'objet d'analyses morphologiques (feuilles, grappes, baies), complétées par des dégustations de raisins et des essais de vinification à petite échelle.

Les cépages jugés intéressants sont implantés dans des parcelles expérimentales, où ils sont observés pendant plusieurs années. Les intervenants ont souligné que ce type de recherche nécessite du temps : près de dix ans peuvent être nécessaires avant d'obtenir des résultats suffisamment fiables pour envisager une production plus large.

Une partie importante du travail repose sur des analyses ADN. Les profils génétiques des cépages étudiés sont comparés à différentes bases de données nationales et internationales, notamment celles d'institutions universitaires en Turquie et en Europe, ainsi qu'au *Vitis International Variety Catalogue*. Ces comparaisons permettent de déterminer si les cépages observés correspondent à des variétés déjà répertoriées ou s'ils présentent des caractéristiques génétiques distinctes.

Nommer et documenter les cépages

La question de la dénomination des cépages a également été abordée. D'après Gökür Gündoğan, lorsque des noms traditionnels existent au niveau local, ceux-ci sont conservés. Dans d'autres cas, les cépages sont nommés en référence au lieu de leur découverte ou à des usages historiques, dans le respect des pratiques en vigueur dans le domaine de l'ampélographie.

La reconnaissance officielle d'un nouveau cépage est un processus long, encadré par des procédures administratives et scientifiques strictes ; ainsi, plusieurs variétés présentées lors de la masterclass sont encore en cours d'évaluation ou d'enregistrement.

Entre patrimoine, recherche et production viticole

Burak Özkan a ensuite présenté la genèse de son projet, qu'il situe à la croisée de la viticulture, de la recherche génétique et de l'histoire. Il s'est intéressé à des zones parfois délaissées – régions montagneuses, alentours d'anciens monastères, terrains abandonnés – où subsistent des vignes très anciennes, parfois sans entretien depuis des générations. Selon lui, certaines de ces vignes présentent une forte résistance aux conditions climatiques et aux maladies, un élément qui suscite l'intérêt des chercheurs dans un contexte de changement climatique. Les analyses menées auraient permis d'identifier plusieurs cépages présentant des profils génétiques distincts de ceux déjà recensés dans les collections nationales turques.

Ces travaux ne font toutefois pas l'unanimité dans la communauté scientifique. Burak Özkan a évoqué les débats existants sur l'origine de certains cépages, certains chercheurs avançant l'hypothèse de migrations anciennes depuis d'autres régions méditerranéennes. Des

analyses complémentaires auraient été menées afin d'éclairer ces questions, sans pour autant clore définitivement le débat.

Des vins encore en phase d'exploration

Les vins issus de ces cépages restent pour la plupart produits en quantités limitées. Certains ont déjà été présentés lors de dégustations professionnelles et de concours internationaux, où ils ont suscité l'intérêt de dégustateurs spécialisés. Toutefois, ces vins doivent encore être observés sur plusieurs millésimes afin de mieux comprendre leur potentiel œnologique et leur capacité à s'inscrire durablement dans une production régulière.

La masterclass s'est conclue par la dégustation de huit vins, accompagnée d'une analyse de leurs structures aromatiques et de leurs équilibres présentée par Tuba Işık. Cette dégustation visait avant tout à illustrer les différentes expressions possibles de ces cépages encore peu connus, plutôt qu'à proposer une évaluation définitive.

Un champ de recherche encore ouvert

À travers l'exemple du projet Likya, cette rencontre a mis en lumière les enjeux actuels liés à la redécouverte des cépages anciens en Anatolie : valorisation du patrimoine viticole, rigueur scientifique, contraintes réglementaires et viabilité économique. Autant de questions qui dépassent le cadre d'un seul domaine et qui alimentent aujourd'hui les réflexions de nombreux acteurs du monde viticole, en Turquie comme ailleurs.

* Dr Mirelle Sadège



The Weeknd : Un week-end inoubliable !

Dans l'avion, j'étais déjà entièrement plongée dans l'univers du concert. Pendant presque tout le vol, j'ai écouté The Weeknd. C'était la première fois que j'assistais à un concert d'une telle ampleur à l'étranger. Entre excitation, musique et quelques instants de sommeil, j'ai passé ces trois heures et demie à contempler les nuages, impatiente de vivre cette expérience.

Située dans le nord de la France, à la frontière belge, Lille est le quatrième plus grand pôle métropolitain du pays. Avant d'y aller, je m'imaginais une ville plus discrète. Pourtant, dès mon arrivée, j'ai été séduite par son atmosphère. Son architecture mêle influences française et flamande, tandis que la Vieille Bourse, avec son marché de livres anciens, est un lieu incontournable. Capitale européenne de la culture en 2004, Lille est aujourd'hui une ville étudiante dynamique où la mode, le design, l'art contemporain et la musique occupent une place importante.

Les transports en commun sont particulièrement efficaces. En seulement quinze minutes de métro, nous avons rejoint le Stade Pierre-Mauroy. À la sortie de la

station, il suffisait de suivre les milliers de spectateurs pour rejoindre le stade. L'enthousiasme du public était déjà palpable.

Après les prestations de Mike Dean et Playboi Carti, toute l'attention s'est tournée vers The Weeknd. À l'heure précise, l'artiste canadien est apparu au centre d'une scène spectaculaire, entouré de danseurs vêtus de longues capes rouges et d'une impressionnante statue féminine de douze mètres de haut. Dès les premières minutes, l'ambiance était exceptionnelle.

Près de 50 000 spectateurs chantaient à l'unisson. Les jeux de lumière, les effets de fumée, les flammes et la qualité du son étaient parfaitement maîtrisés. La scène, installée au centre du stade, offrait une excellente visibilité quel que soit l'emplacement des spectateurs.

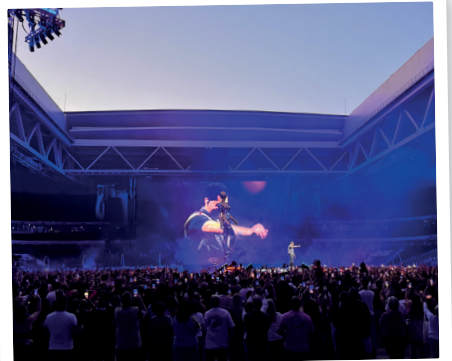
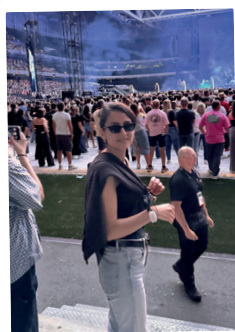
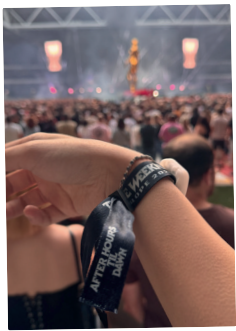
Ce qui m'a le plus marquée reste cependant le public. Devant moi, une femme enceinte d'au moins sept mois dansait avec son mari pendant tout le concert. Un père accompagné

de ses deux filles semblait d'abord assez réservé, mais il s'est progressivement laissé entraîner par l'ambiance jusqu'à danser lui aussi. Cette énergie collective résume parfaitement cette soirée : chacun y trouvait sa place et profitait pleinement du spectacle.

Avec près de quarante chansons interprétées en deux heures et demie, The Weeknd a confirmé son statut de superstar. La tournée After Hours Til Dawn Tour laissera sans aucun doute un souvenir durable à tous ceux qui y ont assisté. Trois ans après son dernier passage en France, l'artiste a signé un retour triomphal à Lille les 3 et 4 juillet.

Le succès de ces concerts repose également sur le travail remarquable de Live Nation. Toutes les places avaient été vendues et, malgré une affluence considérable, l'organisation s'est révélée irréprochable. L'entrée comme la sortie du stade se sont déroulées avec une fluidité impressionnante.

Je souhaite également remercier Marion Lesenechal, attachée de presse de Live Nation, pour son accueil et son professionnalisme. Satisfaire des dizaines de mil-



liers de spectateurs lors d'un événement de cette ampleur est un véritable défi, relevé avec succès par toute son équipe. La présence de Live Nation dans plus de cinquante pays et son rôle dans les plus grandes tournées internationales illustrent parfaitement ce savoir-faire.

Enfin, après le concert, le retour vers le métro était tout aussi bien organisé. L'itinéraire piéton entre le stade et la station était clairement indiqué par une signalétique efficace, tandis que policiers et agents orientaient les spectateurs à chaque étape. Malgré les dizaines de milliers de personnes quittant simultanément le stade, nous avons rejoint le métro rapidement et sans aucune difficulté. Une organisation exemplaire qui mérite également de saluer le travail de la Métropole Européenne de Lille (MEL) et de Keolis Lille ilévia, dont la gestion des transports a largement contribué à la réussite de cette soirée.

* Meliha Serbes

Libre et un peu sauvage : Polly Levin, entre mode, courage et nouveaux départs

Des podiums d'Ermanno Scervino aux objectifs de Juergen Teller, Polly Levin s'est imposée sur les défilés, dans les campagnes publicitaires et les éditoriaux internationaux, de Paris à Milan en passant par Zurich, Hong Kong, Pékin et Istanbul. Nous l'avons rencontrée pour évoquer son parcours, les défis du métier et ce qui la pousse à avancer.

Au fil de cette conversation, Polly Levin laisse avant tout une impression de sincérité. Derrière les campagnes et les podiums, elle poursuit son chemin avec une conviction simple : rester fidèle à soi-même est sans doute le plus beau des défis.

Où a commencé votre parcours, et qu'est-ce qui vous a amenée à devenir mannequin ?

Née à Lipetsk, en Russie, Polly Levin a vu sa vie basculer en 2016 lorsqu'un recruteur l'a remarquée dans la rue.

« Au début, j'ai cru qu'il cherchait simplement à me parler », raconte-t-elle en riant.

« Puis j'ai appris qu'il venait de l'agence qui avait découvert Natalia Vodianova. Je lui en serai toujours reconnaissante. »

Son premier contrat fut un défilé pour Ermanno Scervino.

« J'arrivais à peine à marcher avec des talons. C'était un véritable défi », se souvient-elle.

La campagne été 2025 de Céline, photographiée par Hedi Slimane, occupe une place particulière dans votre parcours. Qu'est-ce qui l'a rendue si marquante ?

Polly admire profondément l'univers d'Hedi Slimane.

« Je suis passionnée par la photographie en noir et blanc », confie-t-elle.

Lorsqu'on lui demande quel projet l'a le plus marquée, elle cite spontanément

la campagne Céline, saluant autant la direction artistique que la qualité de la production. Quant à ce qui s'est dit entre elle et Hedi Slimane pendant le shooting, elle préfère garder le mystère.

« C'est resté entre nous », répond-elle avec un sourire.

Avec Vivienne Westwood, vous avez participé au défilé puis à la campagne photographiée par Juergen Teller : d'un côté, le podium, vivant et théâtral ; de l'autre, une photographie brute et spontanée. Comment passez-vous de l'un à l'autre ?

Polly évoque cette dualité avec naturel.

« Parfois, un photographe me demande d'être totalement moi-même ; d'autres fois, il attend que j'incarne une émotion ou une atmosphère précise au service de sa vision. »

Libre de nature, un peu sauvage même, elle passe d'un univers à l'autre avec une aisance acquise au fil de l'expérience.

Chaque métier a ses ombres et ses joies. Quelles sont les vôtres ?

Polly n'en parle pas spontanément, mais elle est aussi mère.

Le plus difficile, confie-t-elle, est de quitter sa fille lorsqu'elle part travailler à l'étranger.

Sa plus grande joie ? « J'aime être sous les projecteurs et participer à des projets créatifs. Pour moi, c'est une forme d'art. »

Chez elle, les sacrifices et l'accomplisse-

ment avancent côte à côte.

Au-delà du mannequinat, vous vous intéressez également à la photographie et au jeu d'acteur. Que représentent-ils pour vous ?

Pour Polly, ces disciplines prolongent naturellement son besoin de créer.

La photographie relève d'une démarche plus personnelle, tandis que le jeu d'acteur est devenu une véritable passion. Elle envisage d'ailleurs l'avenir devant la caméra avec enthousiasme.

L'industrie de la mode façonne les canons de beauté. Avez-vous ressenti une pression liée à votre apparence ?

« On m'a dit un jour que mes mensurations avaient changé et que je devrais peut-être faire un régime. Mais pourquoi cela devrait-il me contrarier ? », répond-elle dans un éclat de rire.

Avec le temps, Polly a appris à prendre du recul face à ce type de remarques, qu'elle considère comme le reflet des exigences de l'industrie plutôt que comme un jugement personnel.

« Pour certains, j'ai l'air trop jeune ; pour d'autres, trop mince, trop mignonne ou trop souriante. L'essentiel est de me plaire à moi-même. »

À ses yeux, la bienveillance envers son propre corps est sans doute l'acte le plus subversif qu'un mannequin puisse accomplir.



Y a-t-il une maison de mode avec laquelle vous rêveriez de collaborer ?

« J'adorerais travailler avec Chanel », répond-elle sans hésiter.

Mais la maison dans laquelle elle se reconnaît le plus reste Yves Saint Laurent, où Hedi Slimane a marqué une époque.

« Je me sens naturellement proche de cette esthétique. »

Elle ajoute avec le sourire : « Y travailler est extrêmement difficile : les critères physiques sont très exigeants. Mais j'aime les défis. »

Devant l'objectif, derrière l'appareil ou sur une scène, qu'est-ce qui vous inspire ?

Polly puise son inspiration dans le processus créatif lui-même : les vêtements, la lumière, les décors, l'atmosphère d'un plateau.

Lorsque la question devient plus personnelle, sa réponse est immédiate :

« Ma mère est ma plus grande source d'inspiration. J'avoue qu'il m'arrive souvent d'avoir envie d'abandonner ; une carrière de mannequin est émotionnellement très éprouvante. Avant la campagne Céline, j'ai failli ne pas monter dans l'avion. C'est elle qui m'a convaincue de partir. Elle est la personne la plus importante de ma vie. »

* Propos recueillis par Zeynep Sude Neriman



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Maître de conférence à
Beykent Üniversitesi

À l'approche du Sommet de l'OTAN, organisé à Ankara les 6 et 7 juillet 2026, Ankara s'est préparé pendant plusieurs semaines. Dans ce type de sommet international, les États ne s'adressent pas uniquement aux dirigeants réunis autour de la table des négociations, mais également aux millions de personnes qui suivent l'événement à travers les médias. De ce fait, ces rencontres constituent non seulement un espace de négociation diplomatique, mais aussi un élément essentiel d'une stratégie de communication.

L'accueil des chefs d'État et de gouvernement au son puissant de la fanfare militaire ottomane *mehter* peut être interprété comme une référence délibérée au patrimoine historique de la Turquie. Toutefois, cet aspect ne fut pas le seul élément marquant du sommet. Ankara s'est transformée en une véritable scène de communication dépassant le cadre de la diplomatie classique. Les véhicules utilisés par les dirigeants, les lieux qu'ils ont visités, leurs choix vestimentaires et même certains de leurs comportements quotidiens ont suscité l'intérêt des médias internationaux et de l'opinion publique. Dans le monde contemporain, les dirigeants sont des symboles vivants représentant leur pays. À titre d'exemple, la visite de la Première ministre islandaise Kristrún Frostadóttir à la citadelle d'Ankara a constitué un geste de rapprochement culturel allant au-delà du protocole diplomatique. Par ailleurs, les débats intenses qui avaient

La Turquie a accueilli le 36e Sommet de l'OTAN

précédé le sommet au sujet des mesures de sécurité et des restrictions imposées dans la ville sont passés au second plan grâce aux interactions des dirigeants avec Ankara.

Le président français Emmanuel Macron a, lui aussi, retenu l'attention des médias internationaux en rompant avec les codes habituels du protocole : il est apparu portant des lunettes de soleil et est allé courir dans les rues d'Ankara le matin du sommet. Son arrivée dans la capitale turque, après sa visite en Syrie, à bord d'un véhicule différent de la voiture officielle de fabrication allemande privilégiée par de nombreux autres dirigeants, a également été remarquée. Ces détails, qui peuvent sembler anecdotiques, sont aujourd'hui devenus des composantes importantes de la marque personnelle des dirigeants et des messages qu'ils souhaitent transmettre dans le domaine de la communication politique.

Sur le plan du *soft power*, la gastronomie a occupé une place centrale. Le menu préparé par le chef Fatih Tutak, propriétaire d'un restaurant étoilé Michelin en Turquie, a été particulièrement apprécié des dirigeants. Selon plusieurs informations relayées dans la presse, Emmanuel Macron aurait proposé à Fatih Tutak d'ouvrir un restaurant en France, tandis que le président américain Donald Trump aurait demandé les recettes du *dana kaburga tandır* (côtes de bœuf confites) et du *hünkâr beğendi*, envisageant de les intégrer au menu de la Maison Blanche. Ces récits ont contribué à renforcer la visibilité internationale de la gastronomie turque.

L'un des messages les plus forts du sommet résidait dans l'utilisation simultanée de la technologie de défense et de la narration culturelle. La démonstration aérienne des *Türk Yıldızları* organisée lors de l'accueil de Donald Trump constituait un message symbolique mettant en avant les capacités aéronautiques de la Turquie ainsi que ses ambitions dans le domaine des technologies de défense. Cette démonstration pouvait également être interprétée comme une initiative de communication stratégique à la veille des discussions attendues entre Ankara et Washington concernant le programme F-35.

En parallèle, le défilé de mode organisé pour les conjointes des dirigeants par le créateur turc Özgür Masur a permis de mettre en valeur le patrimoine culturel, l'esthétique et les motifs traditionnels de la Turquie auprès du public international. L'aspect le plus remarquable de cette mise en scène résidait dans l'association, au sein d'une même stratégie de communication, du *hard power* et du *soft power*. Le premier vise à assurer la dissuasion, tandis que le second cherche à inspirer la confiance, la proximité et la sympathie. Les États les plus influents sur la scène internationale sont précisément ceux qui parviennent à articuler ces deux formes de puissance de manière complémentaire. Le sommet d'Ankara a donné l'image d'une organisation cherchant à établir cet équilibre. Un autre volet important de la diplomatie publique concernait les cadeaux offerts aux dirigeants étrangers. Ankara a remis aux chefs d'État et de gouvernement des présents spécialement conçus



pour refléter l'histoire de la Turquie ainsi que son savoir-faire artisanal. Le choix d'offrir aux dirigeants participant au Sommet de l'OTAN un revolver personnalisé accompagné de munitions a suscité les débats les plus vifs. Ces présents ont acquis leur importance moins par leur valeur matérielle que par leur portée symbolique. En diplomatie, un cadeau n'est jamais un simple cadeau. Un livre, une œuvre d'art, un objet traditionnel ou une création artisanale font partie du récit qu'un pays construit sur lui-même. Les États parviennent parfois à transmettre, par un seul symbole, des messages qu'aucun rapport de plusieurs centaines de pages ne pourrait exprimer avec autant de force. À cet égard, le choix d'offrir un revolver personnalisé et des munitions peut être interprété comme une référence symbolique à l'histoire de la Turquie, à sa culture de défense ainsi qu'à ses capacités de production nationale.



Michael Emami

Nietzsche et le sentier des philosophes en France

Nice et Èze racontent l'histoire hors du commun d'un philosophe qui a façonné la pensée spirituelle et morale d'aujourd'hui. C'est celle du cheminement d'un génie en quête de guérison, qui a laissé l'une des œuvres philosophiques les plus influentes du monde contemporain : Ainsi parlait Zarathoustra.

Philosophe excentrique mais génial de notre époque, Friedrich Nietzsche rédigea l'une des œuvres les plus fascinantes de la pensée philosophique lors de promenades sur les rives du sud de la France, à Nice plus précisément. Sa relation avec Nice est l'un des chapitres les plus vivants et révélateurs de sa vie philosophique. Entre 1883 et 1888, il séjourna plusieurs fois à Nice, et ces hivers sur la Côte d'Azur façonnèrent de manière décisive à la fois son humeur, mais surtout son écriture et sa pensée culminant avec *Ainsi parlait Zarathoustra*, une œuvre qui subjugue encore les publics de tous âges.

Ainsi parlait Zarathoustra est une œuvre construite sur le concept de l'Übermensch, le Sur-humain. Il s'agit en fait d'un idéal humain : le Surhomme n'est ni un être d'une race supérieure, ni un tyran, mais une personne qui crée ses propres valeurs, vit courageusement et affirme sa vie en transcendant la souffrance. Zarathoustra, prophète persan né il y a près de trois mille ans, est le prophète de Nietzsche : un prophète qui rejetait la violence, promou-

vait le langage de la vérité et nous enseignait que l'humanité est un pont, non un produit final. Nous sommes quelque chose à surmonter, pas à vénérer.

Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche exprime sa philosophie sous sa forme la plus mythique, poétique et prophétique ; non pas comme un argument académique, mais comme un nouveau drame, un enjeu spirituel pour l'Humanité moderne. C'est l'œuvre dans laquelle Nietzsche tente de créer un nouveau type d'être humain : un être qui crée des valeurs plutôt que d'en hériter, vit sans consolation métaphysique, affirme pleinement sa vie, en ce compris sa souffrance, et transforme l'existence en œuvre d'art. Pour Nietzsche, il s'agit de remplacer la vision morale chrétienne mourante. Nice offrait à Nietzsche quelque chose qu'il trouvait rarement ailleurs : lumière, chaleur, couleur et soulagement

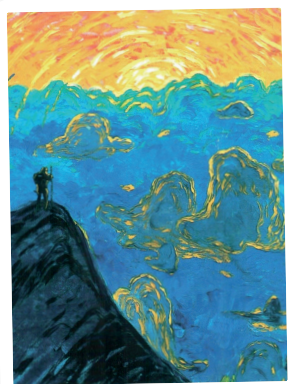
corporel. Il souffrait chroniquement de migraines, de troubles digestifs et de dépression, et le climat méditerranéen lui était bénéfique. Il écrivit à sa sœur, en qui il avait une confiance profonde, qu'il

n'avait « jamais vu un tel ciel, une telle luminosité », décrivant l'air comme un « manteau léger sur tout ». Je suppose que c'était le cadre parfait pour son livre, et ce regain d'éveil l'a inspiré à écrire ce chef-d'œuvre, malgré sa mauvaise santé. Un lieu où sa souffrance s'apaisait, où sa créativité montait en flèche et où sa philosophie évoluait.

Sans Nice, il est fort probable que *Zarathoustra* n'existerait pas sous la forme que nous connaissons : la pensée mature de Nietzsche aurait pu prendre un chemin plus sombre et pessimiste. Au lieu de cela, elle nous éclaire par métaphores : le livre est un appel à rompre avec les croyances héritées qui mènent à

la superstition, il nous invite à embrasser la souffrance qui pour lui nous permet d'avancer sans abandonner, d'essayer d'exceller, de vivre de manière créative, de devenir qui nous sommes vraiment et qui nous pourrions être en affirmant notre existence au lieu de tenter de nous y soustraire à la moindre difficulté.

Nietzsche écrivit même que Nice lui donnait l'impression d'être « méditerranéen plutôt qu'allemand », une rupture symbolique avec le monde culturel qu'il rejetait de plus en plus. Mais au-delà du fait que Nice a eu un effet profond sur sa santé mentale au point de décider d'écrire ce livre, l'on peut se demander pourquoi Nietzsche s'est penché sur Zarathoustra, un philosophe religieux qui a vécu des milliers d'années auparavant et dont les enseignements ont influencé de nombreuses religions. Que cherchait-il ? Si Nietzsche fait dire à Zoroastre que « Dieu est mort », serait-ce parce que ce dernier aurait alors remis en question la religion de l'époque et ses pratiques et dénoncé leur hypocrisie, les considérant comme principaux responsables de la perte de sa foi ?



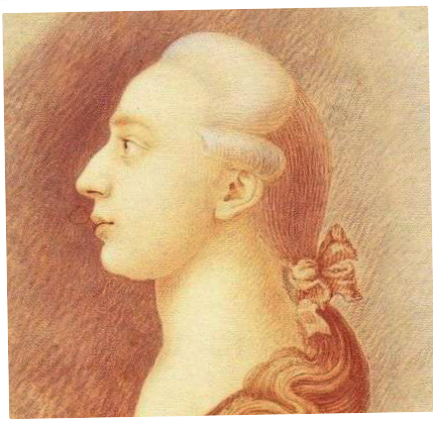


Gisèle Durero-Köseoğlu

Qui ne connaît le Vénitien Casanova, aventurier aussi

fameux pour ses identités multiples que pour ses innombrables intrigues sentimentales ? Eh bien, dans son autobiographie, *Histoire de ma vie*, le légendaire séducteur raconte que c'est à Istanbul qu'il vécut l'un de ses plus cuisants échecs amoureux !

En effet, malgré son jeune âge, les scandales qu'il avait provoqués à Venise l'ayant mis en danger de mort, il dut s'enfuir à Constantinople et se réfugia chez le Comte de Bonneval, devenu « Osman Pacha le Bombardier » après avoir embrassé le turban et s'être mis au service de l'artillerie du sultan.



Bonneval accueillit chaleureusement le fugitif, lui promit de l'inviter à dîner tous les jeudis, lui accorda un janissaire pour le protéger et lui dévoila même sa très secrète « bibliothèque », une armoire remplie de vins de toutes provenances.

Casanova et son échec amoureux de Constantinople...

Un soir que Giacomo dînait chez Bonneval, il y fit connaissance avec Yusuf Ali, un pacha qui se mit aussi à le convier régulièrement dans son manoir au bord du Bosphore. Le paradoxe de ces rencontres ? C'était essentiellement pour tenter de l'arracher à sa vie dissolue, l'entretenir de religion et tenter de le convertir que le pacha s'était lié avec le libertin. Ainsi, apprenant que Casanova n'était pas encore marié, il lui expliqua qu'il réprouvait le célibat, et, coup de théâtre, lui proposa de lui donner en mariage sa fille Zelmi. Il lui promettait de plus une maison avec des esclaves et une rente confortable. De quoi tenter Giacomo qui n'avait pas un sou en poche ! Mais allait-il aliéner sa liberté pour une cage ottomane ? Car le pacha posait ses conditions : avant de se marier, Giacomo devrait passer un an à Andrinople pour apprendre le turc et se convertir à l'Islam.

Lorsque Giacomo demanda à Yusuf si Zelmi acceptait ce mariage, le pacha lui révéla que, dissimulées derrière une tenture, Zelmi et sa troisième épouse avaient assisté à toutes leurs entrevues. Et que Zelmi avait trouvé le prétendant à son goût. Enivré par l'image qu'il se faisait de la jeune fille, appâté par les offres du pacha, Casanova hésitait cependant. Car ce qu'il redoutait, s'il acceptait la proposition de Yusuf, c'était d'être accusé d'apostasie par Venise.

Un soir, il fut abordé par une vieille

femme, le professeur de harpe de Zelmi, qui lui assura que la jeune fille était tombée amoureuse de lui. Ce fut de plus en plus troublé que Casanova retourna chez le pacha, auquel il n'avait toujours pas donné sa réponse. Mais Yusuf Ali était absent. Apparut alors une gracieuse jeune femme, le visage couvert d'un voile épais retombant sur la poitrine. Casanova, le cœur battant, crut se trouver en face de Zelmi mais la dame lui apprit qu'elle était la troisième épouse de Yusuf et que ce dernier lui avait ordonné de tenir compagnie à son invité. Aussitôt, Casanova songea à profiter de la situation. Les grâces qu'il devinait sous les contours du tissu l'enhardirent soudain. Comme ensorcelé, il tendit la main pour soulever le voile camouflant le visage de la belle. Mais celle-ci, offensée, lui reprocha de violer l'hospitalité de Yusuf Pacha et menaça d'en référer à son époux. Giacomo se jeta à ses pieds, la supplia de n'en rien faire ; la dame s'assit alors en face de lui dans une pose si alanguie qu'il pensa « en perdre la tête ». « Tu es enflammé », lui dit-elle. Giacomo lui prit la main : « Comment ne pas l'être, quand tu me brûles du feu le plus ardent ? » Sur ces entrefaites arriva Yusuf Pacha et dépit, Giacomo vit avec chagrin s'éclipser la bayadère. Et Yusuf Pacha de conclure : « Elle sera heureuse après ma mort. Celui qui l'épousera la trouvera vierge. »



Le lendemain, lorsque Casanova fit part à Bonneval de sa déconvenue, celui-ci s'esclaffa. Que n'avait-il permis à la *hanoum* de garder son voile ! Car « lorsqu'une dame a son voile, elle est sûre de ne jamais rougir de rien. Quel besoin aviez-vous de voir son nez... Vous avez donné à cette belle une bien triste idée de la valeur italienne ! » Quant à Yusuf Pacha, stupéfait qu'un débauché se soit montré si respectueux, il le couvrit de présents ; il fit même porter sur son navire du moka, des feuilles de tabac et une « superbe canne à pipe couverte de filigrane d'or », que le galant vendit dès son arrivée à Corfou pour renflouer sa bourse. Et Casanova dut prendre la mer pour Corfou avec le sentiment de n'avoir rien compris aux usages de l'Empire ottoman ! Car il aurait quitté Constantinople avec un seul regret : celui d'avoir tenté de soulever le voile !



**LUCIEN ARKAS
SANAT MERKEZİ**

LA 7E ÉTAPE DE LA ROUTE DE L'ART ARKAS

**ARKAS
SANAT**

Adresse : Çınarlı Mahallesi, Ankara Asfaltı Caddesi,
Mistral Çarşısı 1er étage, Konak / İzmir

arkassanat.com



Sirma Parman

Observer, apprendre, créer

Le mois dernier, je disais au revoir à David Hockney dans ces pages. Pourtant, je me surprends encore à penser à lui. Son œuvre, sa créativité et son regard unique sur le monde artistique vont profondément nous manquer.

Ce qui m'a toujours impressionnée chez Hockney, ce n'est pas seulement son talent de peintre contemporain : c'est aussi sa connaissance remarquable de l'histoire de l'art. En observant ses célèbres piscines californiennes, on admire la manière dont il parvient à représenter la lumière qui danse à la surface de l'eau, un sujet aussi complexe que fascinant. Derrière cette apparente simplicité se cache une longue réflexion sur la peinture et ses techniques. J'imagine qu'il a passé d'innombrables heures à observer les chefs-d'œuvre des grands maîtres, à comprendre leur manière de regarder le monde et de traduire la lumière sur une toile.

Cette fascination l'a conduit à s'intéresser à une question qui a longtemps alimenté les débats dans le monde de l'art : comment les peintres de la Renaissance ont-ils atteint un tel degré de réalisme ? Dans son ouvrage *Secret Knowledge*, publié en 2001, Hockney avance une hypothèse audacieuse. Selon lui, certains artistes auraient utilisé des dispositifs optiques, comme des miroirs concaves ou des lentilles, afin de projeter l'image de leur sujet sur la toile avant de commencer à peindre. Loin de diminuer leur génie, cette idée montre au contraire que

les plus grands artistes ont toujours su tirer parti des innovations techniques de leur époque.

Pour appuyer cette théorie, Hockney s'est notamment intéressé à la manière dont la lumière est représentée dans les tableaux. Il remarque que de nombreux portraits de la Renaissance présentent un éclairage très directionnel, provenant d'une seule source lumineuse, avec des contrastes marqués et des effets de précision qui rappellent les limites d'une projection optique. Cette hypothèse, aujourd'hui connue sous le nom de « thèse Hockney-Falco » continue de faire débat parmi les historiens de l'art. Qu'elle soit entièrement juste ou non, elle nous invite surtout à regarder ces œuvres au-

trement et rappelle que la créativité naît souvent de la rencontre entre le talent, l'observation et l'innovation.

Cette démarche devrait être une véritable source d'inspiration pour les jeunes artistes d'aujourd'hui. Pour espérer devenir un jour une légende, il faut d'abord étudier avec sérieux ceux qui nous ont précédés. C'est précisément ce qu'a fait Hockney. Même si l'art contemporain semble parfois très éloigné de la peinture de la Renaissance, il reste difficile de créer une œuvre véritablement durable sans comprendre l'histoire de l'art, ses techniques et ses grandes évolutions.

Hockney nous rappelle ainsi que l'originalité ne naît pas dans le vide, mais elle se construit à partir de la curiosité, de l'observation et d'une connaissance profonde.

Une parenthèse musicale au Festival de Jazz d'Istanbul

Ce mois-ci, j'ai eu le plaisir d'assister au concert de Joe Lovano & Antonio Faraò, "Explorations" feat, avec Ira Coleman et Johnathan Blake, donné



dans le magnifique jardin du Consulat d'Italie à Beyoğlu dans le cadre du Festival de Jazz d'Istanbul.

L'ambiance était exceptionnelle. Sous le ciel d'été, un public très nombreux s'était réuni pour écouter l'un des plus grands saxophonistes de jazz de notre époque. Lauréat d'un Grammy Award, Joe Lovano est reconnu pour son talent d'improvisateur et sa contribution majeure au jazz contemporain. Le concert a affiché complet et certains spectateurs ont même suivi la performance debout. Le Festival de Jazz d'Istanbul, organisé par l'İKSV, est devenu l'un des rendez-vous incontournables de l'été. Chaque année, il attire des artistes de renommée internationale ainsi que des passionnés de jazz, dont certains viennent spécialement à Istanbul pour vivre cette expérience.



Simruğ Bahadır

Toy Story 5 : quand les écrans remplacent l'imagination

Le nouveau *Toy Story* est enfin au cinéma. En abordant la place grandissante des ou-

tils numériques dans nos vies, le film dépasse largement le cadre du simple divertissement pour enfants et s'adresse également aux adultes. À travers le regard des jouets, il raconte comment notre imagination s'efface peu à peu face aux écrans et comment cette évolution transforme notre rapport au monde.

Il me semble que nous avons besoin d'un film qui aborde le développement des technologies numériques tout en montrant avec autant de justesse leurs conséquences sur notre psychologie, nos relations sociales et notre capacité à accepter la solitude. *Toy Story 5*, bien plus qu'un film d'animation destiné à l'enfance, nous invite à réfléchir, du point de vue des jouets, à la manière dont nous nous perdons dans les écrans. Le film est également porté par une ex-

cellente interprétation vocale. Jean-Philippe Puymartin prête sa voix à Woody, Richard Darbois à Buzz l'Éclair, Barbara Tissier à Jessie, Laura Felpin à Lilypad, Jean-Pascal Zadi à Atlas, Jonathan Cohen à Rouleau Pote, Pierre Niney à Fourchette et Marine Leonardi à Snappy. Chacun apporte une véritable personnalité à son personnage et contribue à rendre le film encore plus vivant.

Dans notre société actuelle, nous commençons à perdre notre imagination dès le plus jeune âge. Les appareils électroniques occupent une place si importante dans notre quotidien qu'ils nous éloignent progressivement du réel. Et lorsque je parle du réel, je l'entends dans toutes ses dimensions : la sincérité des relations humaines, le monde qui existe en dehors des réseaux sociaux,

l'existence même de notre imaginaire et tout ce que celui-ci nous apporte. Les réseaux sociaux et les technologies numériques nous conduisent peu à peu à ignorer ces réalités, jusqu'à créer un nouveau monde, entièrement contenu dans les écrans.

Cette transformation a des conséquences psychologiques et sociologiques considérables, sans même que nous en prenions pleinement conscience. Pourtant, pour inventer, créer et imaginer de nouvelles choses, nous avons précisément besoin de cette imagination que nous négligeons aujourd'hui. Nous vivons désormais comme des individus privés de leur capacité à rêver, comme des adultes qui n'ont plus vraiment eu le temps de vivre leur enfance.

Comme le souligne clairement le film, les écrans finissent par nous éloigner les uns des autres. Et cette distance nourrit inévitablement la solitude.

Le film est parfois d'un réalisme presque inquiétant. Cette impression donne le sentiment d'évoluer dans un monde dystopique et, lorsqu'on y réfléchit, c'est peut-être déjà le cas. Nous avons relégué nos jouets au second plan, et cela vaut aussi pour les adultes. Les livres, les jouets et les activités manuelles ont progressivement laissé leur place aux



écrans, qui occupent désormais une position centrale dans nos vies.

Même si nous sommes conscients de cette réalité, la voir représentée au cinéma sous la forme d'une dystopie est particulièrement saisissant. Bien sûr, le film reste drôle, rythmé et s'adresse avant tout aux enfants, mais il ne s'éloigne jamais de la réalité.

J'ai énormément apprécié ce film. Son propos est à la fois bouleversant, profondément actuel et malheureusement très réaliste. Le monde numérique a progressivement envahi nos vies. Nous ne pouvons peut-être pas le transformer immédiatement, mais ce film nous offre au moins l'occasion d'en prendre conscience.

Je vous recommande vivement d'aller le voir. Je vous souhaite à toutes et à tous un excellent moment au cinéma.

